



**S**

# Dissection du cadavre de la littérature

par **Juan Asensio**

**T**

**A**

**L**

**K**

**E**

**R**

**George Steiner**

**Pierre Boutang**

**Ernesto Sábato**

**Paul Gadenne**

**Lautréamont**

**Maurice G. Dantec**

**Andreï Tarkovski**

**Frank Herbert**

**W.G. Sebald**

**Ernst Jünger**

**Nicolás Gómez Dávila**

**José Bergamín**

**Marc-Édouard Nabe**

**William Faulkner**

**Joseph Conrad**

**Jacques Derrida**

**Hermann Broch**

**Roberto Calasso**

**PDF Zone : Léon Bloy**

**Philip K. Dick**

**T.S. Eliot**

**Seamus Heaney**

**Dominique de Roux**

**Leonardo Sciascia...**

**« Je suis abhorré, maudit, renié, conspué, inaperçu. »**  
**L'Interview de Léon Bloy par Louis Vauxcelles (1904), par Émile Van Balberghe**

Léon Bloy (1846-1917) n'est guère interrogé par des journalistes : quelques interviews seulement et quelques réponses à des enquêtes littéraires et autres<sup>1</sup>. Nous sommes loin des multiples sollicitations dont son ancien ami Joris-Karl Huysmans est l'objet<sup>2</sup>. Ne parlons pas de celui que Bloy appelle « le crétin des Pyrénées », Émile Zola...

L'interview du grand pamphlétaire catholique par Louis Vauxcelles paraît dans le journal parisien *Le Matin* du 7 octobre 1904<sup>3</sup>. Bloy en colle soigneusement une coupure dans la partie de son livre de presse conservée aujourd'hui aux Archives et Musée de la Littérature à la Bibliothèque royale de Belgique à Bruxelles<sup>4</sup>. Elle est, par ailleurs, bien connue des spécialistes<sup>5</sup>.

Le paratexte de cette interview est révélateur de la presse d'information – d'une « press people » – de l'époque<sup>6</sup>. Sous-titre accrocheur : *Un colosse affable – Le balai de M. Léon Bloy – Mis à l'index par la France entière ! – Le « Mendiant ingrat » – Les dernières colonnes de l'Église – « Passage à tabac » des écrivains d'aujourd'hui*, accompagné d'une mauvaise photographie de l'écrivain.

Lorsque, le 18 août 1904, Bloy est interrogé par Vauxcelles, il note à cette date dans son journal édité<sup>7</sup> : « Interview très imprévue d'un enquêteur du *Matin*, Louis Vauxcelles. Je me laisse faire. Je donne même deux de mes livres avec le conseil d'y puiser<sup>8</sup>. Ce visiteur, me croyant dangereux, s'était fait accompagner d'un titan qui est resté quelques minutes à ma porte, prêt à s'élaner au premier cri. »

---

<sup>1</sup> De Léon Bloy, nous avons déjà réédité une interview – celle de Robert Caze –, une autre dans le cadre d'une enquête – celle d'Estienne – et une réponse à une enquête – celle du *Spectateur catholique* (1897) – : « *Je frappe à droite et à gauche, voilà tout. L'interview de Léon Bloy par Robert Caze (1885)*, dans *L'Écriture du massacre en littérature entre histoire et mythe*. Édité par Gérard Nauroy. Bern..., Peter Lang, coll. Recherches en littérature et spiritualité, n° 6, 2004, pp. 179-204; « *Leur Académie Goncourt, c'est une verrue sur le nez de l'Académie française.* » *L'interview de Léon Bloy par Estienne (1906)*, dans *Cahiers Edmond & Jules de Goncourt*, n° 12, 2005, pp. 153-164, et « *Ô les nobles et les braves cœurs belges !* » *Léon Bloy, Max Elskamp, Edmond de Bruijn et « Le Spectateur catholique » (1897-1900)*, dans *Le Livre & l'Estampe*, t. 49, n° 159, 2003, pp. 80-166.

<sup>2</sup> Cf. J.-K. Huysmans, *Interviews*. Textes réunis, présentés et annotés par Jean-Marie Seillan. Paris, Honoré Champion, coll. Textes de littérature moderne et contemporaine, n° 52, 2002.

<sup>3</sup> Louis Vauxcelles, *M. Léon Bloy*, dans *Le Matin*, 21<sup>e</sup> année, n° 7530, 7 octobre 1904, p. 4a-c, portrait.

<sup>4</sup> Sous la cote ML 6352, n° 594.

<sup>5</sup> Sans prétendre à l'exhaustivité et par ordre chronologique : [Joseph Bollery], *Bibliographie de l'œuvre de Léon Bloy* (suite et fin), dans *Cahiers Léon Bloy*, n° 5, mai-juin 1925, p. 149; Jacques Maritain, *Quelques pages sur Léon Bloy*. Paris, L'Artisan du livre, coll. Cahiers de la Quinzaine, 18<sup>e</sup> série, n° 10, 1927, pp. 39-40; Hector Talvart et Joseph Place, *Bibliographie des auteurs modernes de langue française*. T. 2. Paris, Éditions de la Chronique des lettres françaises, 1930, p. 55; P.-V. Stock, *Mémoire d'un éditeur*. T. 2. Paris, Stock, 1936, p. 163; Raïssa Maritain, *Les Grandes Amitiés*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1949, p. 115; Joseph Bollery, *Léon Bloy*. T. 3. Paris, Albin Michel, 1954, pp. 351-352 et 361; P.J.H. Pijls, *La Satire littéraire dans l'œuvre de Bloy*. Leiden, Universitaire Pers, coll. Leidse romanistische reeks, n° 5, 1959, pp. 81 et 217; sœur Marie Saint-Louis de Gonzague, *I Léon Bloy face à la critique. II Bibliographie critique*. Nashua (USA, New Hampshire), Présentation de Marie, Collège Rivier, 1959, p. 394, n° 1147 (lire « 7 octobre » au lieu de « 8 oct. »); Giovanni Dotoli, *Situation des études bloyennes. Suivie d'une bibliographie de 1950 à 1969*. Paris, A.-G. Nizet, 1970, p. 63 (sans référence; lire « Vauxcelles » au lieu de « Vauxelles »); Denise R. Goitein, *Léon Bloy et les Juifs*, dans *Léon Bloy*. Ce cahier a été dirigé par Michel Arveiller et Pierre Glaudes. Paris, L'Herne, coll. Les Cahiers de l'Herne, n° 55, 1988, p. 285; Maurice Bardèche, *Léon Bloy*. Paris, La Table ronde, 1989, pp. 339 et 358; Jean-Luc Barré, *Jacques et Raïssa Maritain. Les mendiants du ciel*. Paris, Stock, 1995, p. 92; Guillaume de Thieulloy, *Le Chevalier de l'absolu. Jacques Maritain entre mystique et politique*. Paris, Gallimard, coll. L'Esprit de la cité, 2005, p. 29.

<sup>6</sup> « Il y avait eu, en 1882, sous la direction de Garcin, un premier *Matin* qui ne put vivre que quelques mois. Deux ans plus tard, en février 1884, Alfred Edwards fit paraître un journal qui, reprenant ce titre, fut conçu selon une formule entièrement nouvelle. Journal d'informations, *Le Matin* ne voulait être que cela, et n'avoir aucune opinion politique; cependant la politique appartenant, et au premier chef, à l'« actualité », *Le Matin* confiait chaque jour à un des leaders des divers partis le soin de traiter le sujet du moment. Emmanuel Arène, Ranc, Cornély, Cassagnac, Jules Simon, Henri des Houx, Alexandre Hepp, écrivirent ainsi tour à tour les articles de tête. Cet éclectisme fit la fortune du *Matin*. En 1895, Edwards vendit le journal qui eut pour administrateur Poidatz et pour rédacteur en chef Bunau-Varilla puis Harduin, et, renonçant à la formule de ses débuts, fut un organe républicain. » (René Dumesnil, *L'Époque réaliste et naturaliste*. Paris, Jules Tallandier, coll. Histoire de la vie littéraire, 1945, p. 252.)

<sup>7</sup> Dans le quatrième volume de son journal, *L'Invendable* (Paris, Mercure de France, 1909) : Bloy, *Journal*. Édition établie, présentée et annotée par Pierre Glaudes. Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1999, t. 1, p. 546.

<sup>8</sup> On verra un peu plus loin que Bloy cite les deux titres. Il s'agit du *Mendiant ingrat* (Bruxelles, Edmond Deman, 1898) et de *Mon journal* (Paris, Mercure de France, 1904), les deux premiers volumes de son journal édité. Dans l'interview, Vauxcelles ne parle que d'un livre, avec l'envoi : « Souvenir d'un molosse affable ». D'après une note manuscrite conservée dans le Fonds Bollery de

Vauxcelles ne fut pas le premier interviewer de Bloy, comme l'affirme Denise R. Goitein, mais cette dernière, qui a bien connu le journaliste et sa famille<sup>9</sup>, relève « que Bloy semble avoir ignoré [...] que le critique s'appelait Meyer [*sic*], qu'il était juif – non point un Juif “religieux”, certes, mais un Juif pourvu du sentiment naturel et non ostentatoire de sa dignité juive »<sup>10</sup>.

Louis Mayer (1870-1943), alias Louis Vauxcelles, « pseudonyme choisi d'après un lieu-dit à Taverny (Saint-Leu) où il demeura avec ses parents »<sup>11</sup>, n'est pas le premier journaliste venu. Critique d'art, c'est lui qui « inventa » le terme « fauves » pour désigner les peintures de Derain, Dufy, Matisse et Vlaminck. Lors du Salon d'Automne de 1905, devant une sculpture classique placée au milieu de toiles aux couleurs pures de ces artistes, il utilisa la formule qui fit date : « Donatello parmi les fauves ». Il n'en reste pas là. En 1908, il lance le mot « cube » : « [Braque] méprise la forme, réduit tout, sites et figures et maisons, à des schémas géométriques, à des cubes<sup>12</sup>. »

Après l'interview du 18 août, le 30 suivant, Bloy écrit à Vauxcelles, espérant l'influencer dans la rédaction de son texte<sup>13</sup> : « ... Je doute que l'interview chez moi vous ait donné la matière d'un article fort intéressant. Mais vous avez mes livres, entre autres le *Mendiant Ingrat* et *Mon Journal* où j'ai tout dit. J'insiste sur ce point qu'on veut que je sois *uniquement* un pamphlétaire. On sait pourtant que je suis bien autre chose, mais on se garde soigneusement de le dire, parce qu'on s'exposerait à m'être *utile*. Vous le savez aussi que, depuis vingt ans, on en a abusé *jusqu'à l'homicide*, inclusivement, et que l'injustice notoire dont je souffre est un déshonneur pour notre époque littéraire. J'ai beaucoup écrit et combien en vain ! L'occasion est bonne pour vous, monsieur, d'être équitable. Vous êtes le *premier*, l'unique, jusqu'à ce jour, de mes interviewers. *Vous m'avez eu vierge...*<sup>14</sup> Henry de Groux semble vous préoccuper. Hélas ! les deux livres que je vous ai donnés sont pleins de ce malheureux. Aucun de mes contemporains n'a plus été aimé. En retour il nous a lâchés moi et les miens, soudainement et dans des circonstances telles que cela ressemblait à une tentative d'assassinat. Il y a quatre ans. Depuis cette horrible et inexplicable aventure, je le regarde comme un dément et je crains pour ce malheureux une fin épouvantable. »

Le texte de l'interview de Vauxcelles, on le voit, ne pouvait que décevoir Léon Bloy. Lorsque, le 7 octobre, il en prend connaissance, il note dans son journal<sup>15</sup> : « *Le Matin* publie l'interview de Louis Vauxcelles. Incompréhension totale de mon catholicisme et de plusieurs autres choses, mais bienveillance indiscutable. L'auteur a voulu m'être utile. »

Bloy écrit le jour même à Vauxcelles. Il « confirme ses accusations contre Henry de Groux, se réjouit des “fureurs” que provoquera cet article, mais reproche à Vauxcelles d'avoir fait de lui, “en 8 lignes, un catholique ridicule”<sup>16</sup>. »

Quelques mois plus tard, à la lecture de l'interview, l'écrivain morave Josef Florian (1873-1941), ami et traducteur de Bloy, ironise dans son français imagé<sup>17</sup> : « Vous m'avez envoyé deux journaux avec deux

---

la Médiathèque de La Rochelle (Ms. 2814), qui transcrit : « À Louis Vauxcelles / un molosse affable / Léon Bloy », cet envoi aurait été fait sur un exemplaire du *Mendiant ingrat*. Cf. Adrienne et Luc Fontainas, et Émile Van Balberghe, *Publications de la Librairie Deman*. Préface de François Chapon. Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, coll. Documents pour l'histoire des francophonies, n° 2, 1999, p. 169. Bloy avait déjà utilisé la même formule dans un envoi sur un exemplaire du *Désespéré* (Paris, Soirat, 1887) : « à mon cher Prince / Alexandre Ourousof / Souvenir / d'un molosse affable / Léon Bloy » (Éric Walbeck, *Les Envois de Léon Bloy sur « Le Désespéré »*, dans *Histoires littéraires*, 1<sup>re</sup> année, n° 1, 2000, p. 43). Cet envoi a sans doute été rédigé en 1891, lorsque Ourousof défendit en correctionnelle Bloy contre Péladan, mais en tout cas avant 1900, puisque que l'avocat russe meurt cette année-là.

<sup>9</sup> Denise R. Goitein, *Léon Bloy et les Juifs*, art. cit., p. 296, n. 26.

<sup>10</sup> Idem, p. 285.

<sup>11</sup> Christian Lassalle, dans Louis Vauxcelles, *Le Fauvisme*. Préface et repères biographiques de Christian Lassalle. Paris, Éditions Olbia, coll. Regard sur l'art, 1999, p. 131.

<sup>12</sup> Louis Vauxcelles, *op. cit.*, p. 134.

<sup>13</sup> Extrait de la lettre à Vauxcelles, retranscrit dans *L'Invendable*, à la date du 30 août 1904 (Bloy, *Journal*, t. 1 cité, p. 547, c'est Bloy qui souligne). Cette lettre est peut-être une des trois lettres de Bloy à Vauxcelles proposées, avec un exemplaire de *L'Invendable*, à la vente publique de livres du 9 et 10 mars 1934, organisée à Paris, salle Drouot, par l'expert Georges Andrieux (n° 95 du catalogue).

<sup>14</sup> Vauxcelles n'est pas le premier interviewer de Bloy, mais ce dernier aime cette formule flatteuse pour son correspondant. Lorsque Octave Mirbeau écrit son article sur *La Femme pauvre* (voir plus loin), Bloy ne lui écrit-il pas : « *Vous êtes le premier*. Cela dit tout. » (*Mon journal*, à la date du 13 juin 1897 : Bloy, *Journal*, t. 1 cité, p. 203.)

<sup>15</sup> Dans *L'Invendable*, à la date du 7 octobre (Bloy, *Journal*, t. 1 cité, p. 550).

<sup>16</sup> Nous ne connaissons de cette lettre que la notice du catalogue qui la propose à l'achat : Vente Daniel Sickles, 12<sup>e</sup> partie, Paris, Drouot-Richelieu, J. Vidal-Mégret et Thierry Bodin experts, 28 et 29 octobre 1992, n° 4705 : lettre reliée en tête du manuscrit de la nouvelle série de l'*Exégèse des lieux communs*.

articles sur Léon Bloy. Celui par E. Ledrain est meilleur<sup>18</sup>, c'est-à-dire plus humble et moins journalistique; mais celui de Vauxcelles veut trop montrer au public que son auteur n'avait pas peur de « Molosse affable ». Cuisinière, elle but du vin blanc chez Bloy ! »

Il ajoute : « Je vous remercie; mais ces articles sur cet horrible papier, avec votre horrible portrait et dans cet amas d'horribles ordures journalistiques ne sont pas d'après mon goût. »

En réponse, Bloy écrira simplement<sup>19</sup> : « Vous avez eu raison de trouver horrible mon portrait publié par le *Matin*. Je vous en adresse un autre à l'état d'épreuve photographique. »

Pourtant, cette interview devait avoir une grande importance. En effet, c'est en lisant dans celle-ci l'extrait de la lettre que Maeterlinck envoie à Bloy à la lecture de *La Femme pauvre*, que Jacques et Raïssa Maritain lisent ce roman et cherchent à rencontrer son auteur<sup>20</sup> : « Nous nous procurâmes et nous lûmes aussitôt cet étrange roman. Pour la première fois nous nous trouvions devant la réalité du christianisme. Jusques-là, que je lusse Corneille ou Pascal, ou même Ruysbroeck, je ne sais quoi, étrangement, me masquait son être réel, le transposait dans l'art et l'imagination. Lisant *La Femme Pauvre* nous en traversâmes la forme littéraire comme les esprits, dit-on, traversent les murailles, pour aller directement non pas à l'auteur mais à l'homme, à l'homme de foi illuminé des rayons de cette étrange chose, si inconnue de nous, – le catholicisme – et comme identifié à lui. »

Cet extrait de la lettre de Maeterlinck avait peut-être été communiqué par Bloy lui-même lors de l'interview ou repris de la transcription de la lettre que l'écrivain catholique donne dans *Mon journal*. Le deuxième volume de son journal venait en effet de paraître et Bloy en avait offert un exemplaire à Louis Vauxcelles. L'interview ressemble d'ailleurs plus à un florilège qu'à des propos recueillis.

Près d'un an, jour pour jour, après sa parution, l'interview est rééditée, le 1<sup>er</sup> octobre 1905, par la revue bruxelloise *L'Art moderne*, précédée de l'en-tête suivant<sup>21</sup> : « M. L. Vauxcelles, qui a fait dans le *Matin* une intéressante enquête sur les écrivains d'aujourd'hui, a raconté en ces termes son entrevue avec Léon Bloy. »

À la suite de la lecture de cette réédition, le 29 suivant, le juriste, poète et critique littéraire belge Victor Kinon (1873-1953) ouvre, dans le supplément littéraire du journal bruxellois *Le XX<sup>e</sup> Siècle*, sa critique de *Belluaires et porchers*, par les paragraphes suivants<sup>22</sup> : « J'ai appris, avec un profond étonnement, qu'un interviewer parisien s'étant récemment [*sic*] aventuré chez M. Léon Bloy, celui-ci ne le jeta point par la fenêtre.

Un pareil trait de sociabilité de la part d'un pareil homme bouleverse toutes mes idées.

Et même, quand je parle d'*homme* ici, ce n'est déjà qu'au prix d'un violent effort d'imagination. Car jamais, au grand jamais, — et je présume que bien des lecteurs de M. Bloy doivent se trouver dans mon cas, — je ne suis parvenu à me représenter sous une forme approximativement humaine le farouche

---

<sup>17</sup> Josef Florian, lettre à Léon Bloy, Stará Ríše le 14 décembre 1904 (Léon Bloy et Josef Florian, *Correspondance. 1900-1914*. Préface de Jeanne Boussac-Termier. Lausanne, L'Âge d'Homme, coll. Correspondances, 1990, p. 78).

<sup>18</sup> E[ugène] Ledrain, *Opinions. M. Léon Bloy*, dans *L'Éclair*, 17<sup>e</sup> année, n° 5820, 3 novembre 1904, p. 1a-b (livre de presse, n° 599). Cet article est rédigé après une intercession de Jehan Rictus, avec qui Léon Bloy est alors lié. Rictus demande à Bloy d'aller remercier Ledrain. Bloy, n'ayant que du mépris pour ce prêtre défroqué, se contente de lui écrire une lettre assez méprisante dont il envoie copie à Rictus. C'est après sa lecture que ce dernier se brouille avec Bloy.

<sup>19</sup> Léon Bloy, lettre à Josef Florian, Paris le 6 janvier 1905 (Léon Bloy et Josef Florian, *op. cit.*, p. 79).

<sup>20</sup> Raïssa Maritain, *Les Grandes Amitiés*, *op. cit.*, p. 116. Dans le bel ouvrage de Frédéric Gugelot, *La Conversion des intellectuels au catholicisme en France. 1885-1935*. Préface de Étienne Fouilloux. Paris, CNRS Éditions, 1998, p. 433, cette lettre prend le statut d'« un article [...] dans *Le Matin* conseillant la lecture de *La Femme pauvre* » !

<sup>21</sup> Louis Vauxcelles, *Léon Bloy*, dans *L'Art moderne*, 25<sup>e</sup> année, n° 40, 1<sup>er</sup> octobre 1905, pp. 319b-321a. Cette réédition a échappé à notre inventaire des articles sur Bloy publiés dans *L'Art moderne*, dans notre plaquette « *Voici quelqu'un* ». *Émile Verhaeren, critique de Léon Bloy. Avec le relevé des articles de et sur Léon Bloy parus dans « L'Art moderne »*. Bruxelles, Les Libraires momentanément réunis, coll. Documenta et opuscula, n° 22, 1997.

<sup>22</sup> Victor Kinon, *Chronique littéraire. Léon Bloy : Belluaires et porchers*, dans *Le XX<sup>e</sup> Siècle* (Bruxelles), 11<sup>e</sup> année, n° 302, 29 octobre 1905, Supplément au journal le « XX<sup>e</sup> Siècle » du dimanche 29 octobre 1905, p. 1a-b (livre de presse, n° 619). Ce texte, légèrement expurgé, est recueilli en volume : Victor Kinon, *Portraits d'auteurs*. Bruxelles, Association des Écrivains belges, 1910, pp. 71-80.

Félix Victor Kinon (Tirlemont, 1873 – La Panne, 1953), docteur en droit, poète et critique littéraire, fut directeur général au ministère de la Justice. Auteur d'ouvrages juridiques, il est surtout un poète lyrique qui prend son inspiration dans la religion et la nature. Il fut secrétaire de rédaction du *Spectateur catholique*. Cf. Camille Hanlet, *Les Écrivains belges contemporains. 1800-1946*. Liège, H. Dessain, 1946, t. 1, pp. 395-399, et Paul Dewalshens, *Lettres inédites à Victor Kinon, poète oublié*, dans *Espaces*, n° 6, automne 1975, pp. 34-35.

vociférateur du *Désespéré* et du *Brelan d'excommuniés*, le stupéfiant et terrifiant imprécateur, auprès duquel les plus rudes pamphlétaires, – MM. Drumont et Rochefort, par exemple, qui pourtant ne manquent pas de larynx, – font positivement songer à de bêtantes brebis.

Je n'entreprendrai point d'expliquer la chose, mais ce nom de Léon Bloy a toujours évoqué dans mon imagination je ne sais quel redoutable fantôme, une sorte de monstre mythologique, moitié homme, moitié taureau, portant sur son corps bestial une lumineuse tête d'Alcide<sup>23</sup>, raclant le sol de ses sabots rageurs et mugissant à faire trembler les montagnes.

Eh bien ! je viens de lire *Belluaires et Porchers*, et j'y ai revu le monstre avec une telle évidence que l'hésitation n'est vraiment plus possible et qu'il faut, décidément, prendre cette histoire d'interview pour un simple conte bleu. »

#### ÉDITION DE L'INTERVIEW

« — Comment ! vous osez aller chez cet homme ! Mais Léon Bloy est un énergame, un chien enragé, le lépreux de la cité d'Aoste !<sup>24</sup> Il vous jettera par la fenêtre ! »

D'abord, Léon Bloy demeure au rez-de-chaussée<sup>25</sup>; donc, le défenestré ne pâtirait guère. Et puis, me disais-je, ces forcenés pamphlétaires sont des gens très affables; les anarchistes, dans le privé, sont de petits agneaux. Cette intuition ne m'a point déçu. M. Léon Bloy, qui « eng... le monde » avec une si formidable virulence, est le bon accueil en personne; il m'a offert un de ses livres, avec cette dédicace : « *Souvenir d'un molosse affable*<sup>26</sup> ».

« M. Bloy, a écrit Remy de Gourmont, n'a qu'une arme, le balai; on ne peut lui demander de le porter comme une épée; il la porte comme un balai, et il racle les ruisseaux infatigablement<sup>27</sup>. » Lorsqu'un littérateur d'hier ou d'aujourd'hui passe à portée, Bloy le happe, l'écorche, le scalpe et lui gruge la cervelle. Les diatribes de Rochefort<sup>28</sup> ou de Gohier<sup>29</sup> sont de lénitives homélies, comparées à l'opuscule : *Causerie sur quelques charognes*<sup>30</sup>. « J'ai vécu, a-t-il écrit de lui-même, dans une extraordinaire solitude, peuplée des ressentiments et des désirs fauves que mon exécration des contemporains enfantait, vociférant ce qui me paraissait juste, fallût-il en crever !<sup>31</sup> ». Âme violente, inique, orgueilleuse et ingénue de moine mendiant du quatorzième siècle. Il se croit boycotté, mis à l'index par la presse, que dis-je, par la France entière. Avec ses airs de mépris, il souffre de son isolement, car ce misanthrope a le cœur sensible. Il croit, il ne peut « se dessoûler de son Dieu », il prie éperdument, il craint Satan plus qu'il n'adore le Christ. Perd-il son mouchoir, il tombe à genoux et lance vers le bienheureux Antoine de Padoue une ardente oraison. Ce superstitieux a, tel Verlaine, des naïvetés de communiant.

Il vit hors du temps et de l'espace. « Mon domicile est l'absolu. » – « Bloy n'a qu'une ligne, et cette ligne est l'absolu<sup>32</sup> » disait le pauvre Henri de Groux, qui fut son meilleur ami et qu'il traite aujourd'hui

<sup>23</sup> Surnom patronymique d'Hercule.

<sup>24</sup> Le lépreux de la nouvelle dialoguée de Xavier de Maistre, qui porte ce titre (1811), vit isolé des hommes.

<sup>25</sup> Au moment de l'interview, en 1904, Bloy habitait au n° 13 de la rue Girardon à Montmartre. Cf. Pierre Arrou, *Les Logis de Léon Bloy*. Paris, G. Crès et C<sup>ie</sup>, coll. Variétés littéraires, 1931, p. 78.

<sup>26</sup> Voir note 8.

<sup>27</sup> Remy de Gourmont, *Le II<sup>me</sup> Livre des masques*. Paris, Mercure de France, 1898, p. 49. Le texte sur Bloy avait paru dans la livraison d'octobre 1897 de la revue *Mercure de France*.

<sup>28</sup> Victor-Henri, marquis de Rochefort-Luçay (1831-1913), alias Henri Rochefort, « passe aujourd'hui pour un des représentants les plus typiques de cette "grande tradition française" du pamphlet, à laquelle on se réfère souvent. Son nom revient sans cesse dans la petite histoire des luttes idéologiques entre 1868 et la première guerre mondiale » (Marc Angenot, *La Parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*. Paris, Payot, coll. Langages et sociétés Payot, 1995, p. 355).

<sup>29</sup> « Urbain Gohier (1862-1951, de son vrai nom Urbain Degoulet-Goyer) a publié d'innombrables textes polémiques. Dès *La Fin d'un régime* (1895) il s'affirme comme monarcho-syndicaliste, appelant un dictateur botté pour faire triompher "la Sociale" contre la république bourgeoise. / *L'armée contre la nation* (1898) (ouvrage contre lequel furent entamées des poursuites), *À bas la caserne* (1902), le montrent à la fois socialiste, dreyfusard, mais aussi antimilitariste et antisémite. [...] / Condamné en 1944 pour faits de collaboration, il meurt ignoré en 1951. » (Marc Angenot, *op. cit.*, pp. 358-9.)

<sup>30</sup> Léon Bloy, *Causerie sur quelques charognes*. About, Vallès, Victor Hugo, dans *Le Pal*, n° 1, 4 mars 1885, pp. 14-24 (Léon Bloy, *Le Pal*. Édition intégrale, revue et corrigée sur les originales. Notes et préfaces de Daniel Habrekorn. Vanves, Thot, 1979, pp. 40-46).

<sup>31</sup> Nous n'avons pas localisé ce texte. Peut-être s'agit-il d'un extrait d'une lettre adressée à Vauxcelles.

<sup>32</sup> « Bloy n'a qu'une ligne et cette ligne est son contour. Cette ligne c'est l'ABSOLU. / L'Absolu dans la pensée, l'absolu dans la parole, l'absolu dans les actes. / Absolu tel que tout en lui est identique. » Extrait du texte sur *Léon Bloy* paru dans les *Portraits du*

d'assassin<sup>33</sup>.

Il a été très malheureux. Un soir d'hiver, il y a vingt-cinq ans, traînant avec Villiers de l'Isle-Adam dans les rues de Paris, sans feu, ni pain, ni gîte : « Ah ! dit Villiers, nous nous en souviendrons de cette planète !<sup>34</sup> » Bloy n'est pas riche, oh ! non; son livre au titre étrange : le *Mendiant ingrat*, vous le prouvera, si vous le lisez. « Ma vie est un pèlerinage infernal, un prodige de douleurs; j'ai crevé de faim pour Jésus-Christ. Je suis abhorré, maudit, renié, conspué, inaperçu<sup>35</sup>. » Inaperçu ? Non. Maeterlinck, après lecture de la *Femme pauvre*, lui écrivit : « Monsieur, cet ouvrage est la seule des œuvres de ce jour où il y ait des marques évidentes de génie, si par génie l'on entend certains éclairs en profondeur qui relient ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas<sup>36</sup>. » – « Hyperbolique et grandiose Léon Bloy », le définit Camille Lemonnier<sup>37</sup>. – « Il est en état permanent de magnificence; ne cherchez ni dans Chateaubriand, ni dans Barbey d'Aurevilly, ni dans Flaubert une prose plus architecturale; c'est le plus somptueux écrivain de notre temps<sup>38</sup>. » Qui parle ainsi ? Mirbeau, lequel s'y connaît peut-être en style. Et Léon Bloy a conscience de ce qu'il vaut : « J'écris des livres qui vivront – et qui ne me font pas vivre. »

Je l'ai trouvé, suffoqué de ma visite, travaillant en paix tout en haut de Montmartre, dans un jardinet pelé et grillé, où les phlox, les géraniums et les héliotropes formaient un maigre bouquet. La soixantaine environ, mais très vigoureux, les cheveux grisonnants, en brosse drue, grosse moustache, des yeux ronds qui

---

*prochain siècle*, sous le nom d'Henry de Groux. Tout porte à croire que ce texte est de Bloy lui-même, du moins avons-nous tenté de le démontrer : Léon Bloy » dans « Portraits du prochain siècle » (1894), dans *Bloy critique*. Textes réunis et présentés par Pierre Glaudes. Paris-Caen, Lettres modernes Minard, coll. La Revue des Lettres modernes, série « Léon Bloy », 6, 2005, pp. 163-184. Bloy édite le texte de de Groux dans *Le Mendiant ingrat*, à la date du 4 mai 1894 (Bloy, *Journal*, t. 1 cité, p. 85). La parution d'extraits du journal d'Henry de Groux nous rend plus prudent. De Groux cite sa notice sans commentaire (Henry de Groux, *Journal*. Ouvrage publié sous la direction de Rodolphe Rapetti. Texte établi et annoté par Pierre Pinchon, Rodolphe Rapetti, Thomas Schlessier et Pierre Wat, avec la collaboration d'Anne-Élisabeth Rapetti. Introduction de Rodolphe Rapetti. Paris, Édition Kimé et Institut national d'Histoire de l'Art, 2007, p. 179). Nous pensons aujourd'hui que si le texte n'est pas vraiment de Bloy, il y a largement mis la main.

<sup>33</sup> Henry de Groux se brouille avec Bloy en 1900, lorsqu'il croit que l'écrivain et sa femme veulent empoisonner sa fille Élisabeth pour l'éprouver et le forcer ainsi à suivre les préceptes du catholicisme... Bloy, de son côté, dès 1898, reproche à de Groux son admiration pour Zola.

<sup>34</sup> « Ah ! nous nous en souviendrons de cette planète ! me disait Villiers de l'Isle-Adam, étant tous deux, les pieds dans la crotte froide, un certain soir où il semblait que nous aurions pu livrer nos droits d'aïnesse pour un bon dîner devant un bon feu. » Passage d'un extrait d'une lettre à « un géographe » que Bloy livre dans *Mon journal*, à la date du 7 juillet 1899 (Bloy, *Journal*, t. 1 cité, p. 273). Cette lettre à Henri Jacotet (1856-1904), rédacteur chez Hachette de la fameuse publication périodique *Le Tour du monde*, est maintenant connue entièrement par la publication du deuxième volume du journal inédit (Bloy, *Journal inédit*. Texte établi par Marianne Malicet et Marie Tichy sous la direction de Michel Malicet et Pierre Glaudes. Introduction de Michel Malicet et Pierre Glaudes. Lausanne, L'Âge d'Homme, 1996 et 2000, 2 vol. parus, ici, t. 2, pp. 514-515). À remarquer que la publication de la suite du journal inédit permettra peut-être de glaner des renseignements complémentaires sur la réaction de Bloy vis-à-vis de la démarche de Louis Vauxcelles.

<sup>35</sup> Vauxcelles réunit en les transformant des extraits de phrases de l'introduction de Bloy au deuxième volume de son journal édité, *Mon journal* (Bloy, *Journal*, t. 1 cité, p. 178).

<sup>36</sup> Voici la lettre entière de Maurice Maeterlinck, que Bloy a rendu publique en la donnant à lire dans *Mon journal* sorti de presse le 13 juin 1904 (Bloy, *Journal*, t. 1 cité, p. 205, à la date du 29 juin 1897) : « Monsieur, Je viens de lire *La Femme Pauvre*. C'est, je pense, la seule des œuvres de ces jours où il y ait des marques évidentes de génie, si, par génie, l'on entend certains éclairs "en profondeur" qui relient ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas et ce qu'on ne comprend pas encore à ce qu'on comprendra un jour. Au point de vue purement humain, on songe involontairement au *Roi Lear*, et on ne trouve pas d'autres points de repère dans les littératures. Croyez, Monsieur, à mon admiration très profonde. / MAURICE MAETERLINCK. » La lettre originale de Maeterlinck est conservée dans les archives familiales.

<sup>37</sup> Parlant dans une de ses chroniques du *Gil Blas* de Mallarmé, Camille Lemonnier – grâce à qui Bloy était entré à ce journal – avait déclaré : « il est, à l'opposé de ces écrivains oraculaires, de suprêmement précis et presque fulgurants elucidateurs du Verbe intérieur, tel l'hyperbolique et grandiose Léon Bloy, le génie le plus classiquement latin des lettres françaises[,] je le proclame. » (Camille Lemonnier, *L'Estime littéraire*, dans *Gil Blas*, 15<sup>e</sup> année, n° 5027, 23 août 1893, p. 1.) Enthousiasmé, Bloy l'avait remercié vivement : « J'ai souvent admiré que sur la multitude des gens de plume qui me jugent, quand même, écrivain d'ordre supérieur, qui me supposent même du "génie", il ne se soit jamais rencontré avant vous, en France, un seul mâle pour le "proclamer" au mépris du lâche Silence édicté par quelques goujats. » (Léon Bloy, lettre à Camille Lemonnier, Antony le 22 août 1893 : Bruxelles, Maison Camille Lemonnier, lettre originale. Bloy souligne « mâle », rappelant ainsi le titre du fameux livre de Lemonnier *Un mâle*, paru à Bruxelles en 1881 chez Henry Kistmaeckers.) Sur cet article de Lemonnier, voir Philippe Roy et Émile Van Balberghe, « D'un mâle à un mâle. » Léon Bloy et Camille Lemonnier, dans *Le Livre & l'Estampe*, t. 47, n° 156, 2001, pp. 57-61 et 98-104 (édition). Bloy cite la phrase de Lemonnier dans *Le Mendiant ingrat*, à la date du 22 août 1893 (Bloy, *Journal*, t. 1 cité, p. 63).

<sup>38</sup> Octave Mirbeau, *Léon Bloy*, dans *Le Journal* du 13 juin 1897. Cette citation est faite de trois extraits de l'article de Mirbeau : « Il est en état permanent de magnificence », « Ne cherchez ni dans Chateaubriand, ni dans Barbey d'Aurevilly, ni dans Flaubert, ni dans Villiers de l'Isle-Adam, une prose plus architecturale [...] », et « [...] le plus somptueux écrivain de notre temps [...] ».

s'injectent facilement, une face naïve de gendarme bonasse. Sur son bureau, sa bibliothèque, c'est-à-dire ses œuvres complètes (le *Désespéré*, un *Brelan d'excommuniés*, la *Femme pauvre*, *Sueur de sang*, *Histoires désobligeantes*, etc.), et quelques rares autres ouvrages : une bible, saint Augustin, Hello. Contre la cheminée, un Christ de bois rougeâtre; aux murs, une Vierge mièvre de Quentin Matsys [*sic*], une Monna Lisa, avec, en travers, ces mots tracés d'une superbe écriture d'enlumineur : « Le cul-de-poule mystérieux de la Joconde »; son portrait par lui-même, « à l'huile de requin », intitulé : « Promesse d'un beau visage<sup>39</sup>. »

« — Où va la littérature actuelle ? mon cher Monsieur, me dit-il sur un ton de pitié profonde, comme si la stupidité de ma question le navrait. « Aux latrines !... Des écoles ! Mais il faudrait des maîtres ! Où en voyez-vous ? Anatole France ! Cet homme est la honte des lettres contemporaines... Seule, une créature abandonnée des dieux et des hommes peut nommer maître ce rhéteur pusillanime... L'homme qui a osé imaginer les fables d'obscène impertinence que nous savons mérite les écrivains jusqu'à ce que mort s'ensuive.

» Barrès ? Un décrotteur ! Je le lui ai dit maintes fois. Barrès veut qu'on le considère comme un maître ou rien; mon choix est fait. Il est malaisé d'être rien du tout avec plus de perfection et de débobiner le néant avec plus de pétulance. Barrès, Narcisse qui s'asseyait sur ses propres genoux pour se caresser le moi... Bourget ? Un simple eunuque : il n'a certes pas oublié le dialogue que nous fîmes, en 1882, chez Barbey d'Aurevilly : « Enfin, Bloy, vous me détestez donc bien ? — Non, mon ami, je vous méprise<sup>40</sup>. »

Le nom de Paul Bourget met Léon Bloy en fureur.

« — Deux choses me frappent chez Bourget : *primo*, il n'écrit plus du tout; *secundo*, tout son catholicisme tient dans une demi-douzaine de phrases du vieux de Bonald. »

M. Bloy fulmine contre les « convertis de la onzième heure », polissons qui ne savent même pas le catéchisme et se croient les « dernières colonnes de l'Église » : Coppée, Bourget, Brunetière, Huysmans.

« — Huysmans, pion batave et dyspepsique, de qui les titres de livres sont des locutions adverbiales ! *En ménage*, *En Rade*, *À vau l'eau*, *Là-bas*. Le dynamomètre de son esprit, c'est la locution adverbiale; le simple adverbe est trop mâle pour lui... *En route* ! le vrai titre serait *En panne* !... Pourquoi n'a-t-il pas intitulé le tome suivant : *En haut ! tout le monde descend* !<sup>41</sup> M. Huysmans écrit la *Vie de sainte Lydwine*<sup>42</sup>. Apparemment, l'hagiographie manque de bras ! L'*Oblat*, c'est M. Folantin à la recherche d'un restaurant spirituel... Images dignes d'un marguillier, d'un fabricant quêteur...

» Brunetière est un cuistre impondérable qui bredouille en patois. Dieu, a dit Bossuet dans les *Élévations sur les mystères*, n'en n'est pas plus grand ni plus heureux pour avoir créé Brunetière... Ledrain ? Pédant infâme... Le Père Didon ? Judas, crétin fétide... Coppée ? Ah ! celui-là ! Le monde catholique avait donc besoin d'un poète gâteux ? Coppée, avec sa bonhomie de vieil oncle à sous-ventrière, est un académicien liquide. La *Bonne Souffrance*, Monsieur : un lavement rendu !<sup>43</sup> »

M. Bloy s'arrêta, satisfait de cette définition lapidaire.

« — L'art social ? J'ignore cette niaiserie... La sociologie, je me f... de ça ! Serait-ce qu'on peut trouver mieux que le christianisme ? En quoi d'ailleurs la sociologie ou la politique pourraient-elles m'intéresser ? Me voyez-vous, moi, Léon Bloy, passant entre deux rangées de voyous à pieds sales pour aller déposer un papier dans une urne, par-devant un cocu ceinturonné de tricolore ! Votez ! mais pour qui ? Je vote pour Dieu. Ma règle est l'obéissance infantine au pape. Je suis pour la théocratie, telle qu'elle est affirmée par la bulle *Unam Sanctam* de Boniface VIII<sup>44</sup>. »

<sup>39</sup> Ce portrait avec son titre a été ajouté à un certain nombre d'exemplaires de l'édition originale de *Je m'accuse...* (1900). Il est daté de novembre 1863 (Cf. A.-L. Laquerrière et J. Bollery, *Biblio-iconographie de Léon Bloy*. Paris, La Connaissance, 1935, p. 26, n° 21, et p. 87).

<sup>40</sup> Répartie que Bloy avait mise en exergue à sa chronique sur Bourget, *L'Eunuque* (*Gil Blas*, 14<sup>e</sup> année, n° 4721, 21 octobre 1892, pp. 1f-2b). Il recueillera cet article dans *Belluaires et porcher* (1905). La phrase est reprise dans *Le Mendiant ingrat*, à la date du 20 octobre 1892 (Bloy, *Journal*, t. 1 cité, p. 43).

<sup>41</sup> « Continué *En Route*. Le vrai titre du livre serait : *En Panne*. [...] Après *Là-Bas* et *En Route*, pourquoi n'intitulera-t-il pas ainsi son prochain tome : EN HAUT. TOUT LE MONDE DESCEND ? » (*Le Mendiant ingrat*, aux dates du 24 et 25 mars 1895 : Bloy, *Journal*, t. 1 cité, pp. 136-137.)

<sup>42</sup> Le titre exact du livre d'Huysmans est *Sainte Lydwine de Schiedam* (Paris, Stock, 1901).

<sup>43</sup> « Un jour, en 1900, à Copenhague, on me demanda ce que je pensais de *La Bonne souffrance*. — C'EST UN LAVEMENT RENDU, répondis-je. Concise appréciation qui fut goûtée. On était à table. De telles paroles ont le pouvoir de réconcilier beaucoup avec la vie. » (*Les Dernières Colonnes de l'Église : Œuvres de Léon Bloy*. T. 4. Paris, Mercure de France, 1965, p. 236, n. 2.)

<sup>44</sup> La dernière phrase est un extrait d'une réponse à une enquête sur le cléricisme de *La Revue*, reproduite dans *Mon journal*, à la date du 19 mai 1897 (Bloy, *Journal*, t. 1 cité, p. 201).



Ayant exhalé ce *credo*, et que l'Église « doit tenir en mains les deux glaives, le spirituel et le temporel »<sup>45</sup>, M. Léon Bloy m'offrit un verre de vin blanc. Nous bûmes.

Puis nous nous remîmes à parler littérature. Je renonce à traduire les exorcismes qu'il proféra. Voici, au hasard de mes notes, diverses définitions parmi les plus savoureuses :

« — Paul Adam ? Un érotomane... Rosny ? L'esprit de Rosny ressemble à une lampe fumeuse dans un cabinet d'aisances trop étroit<sup>46</sup>... Gustave Guiches, ce drôle aux yeux fuyants, avec son élégance de propriétaire cadurcien<sup>47</sup>... Remy de Gourmont ? Il n'a que de l'esprit et de la sensibilité nerveuse qu'il délivre au compte-gouttes...<sup>48</sup> Lacour ? Pas dégoûtant, mais brillard...<sup>49</sup> L'Alexandrie de Pierre Louys, dans *Aphrodite*, n'évoque pas plus l'Alexandrie des Ptolémées que le Paris de *Notre-Dame* celui de Louis XI. »

Seuls furent exceptés Jehan Rictus, « le dernier poète catholique »<sup>50</sup>; Marcel Schwob, excellent ouvrier<sup>51</sup>, et Charles-Louis Philippe, auteur d'un chef-d'œuvre, *Bubu de Montparnasse*. « Ce garçon a peut-être du génie. D'ailleurs, certains hommes ont du génie comme les éléphants ont une trompe !<sup>52</sup> »

La génération précédente, sauf Barbey, n'écopa guère moins. Hugo, Flaubert, Zola... « Mallarmé, une vieille fille hermétiquement boutonnée... Becque, un lion gâteaux livré aux médicaments... Renan, Platon embêté devant une porte où il est écrit : "Il y a quelqu'un." Ibsen, un gorille écrivant le mot : fatalité... Les Goncourt, deux brocanteurs unis par une membrane »<sup>53</sup>, etc.

Je le fis parler de ses œuvres en cours. « J'écrirai, me dit-il, l'histoire du Bas-Empire<sup>54</sup>. Je me repais d'exégèse biblique. Et je ferai un livre sur Napoléon<sup>55</sup>. Il faut croire que j'ai Napoléon dans le sang. Je

---

<sup>45</sup> *Ibidem*.

<sup>46</sup> Cette phrase se lit dans *Le Mendiant ingrat*, à la date du 23 juillet 1894 (Bloy, *Journal*, t. 1 cité, p. 95). Dans le *Journal inédit*, lorsque Bloy reçoit, le 23 juillet 1894, des exemplaires de *L'Art moderne* où est imprimé un compte rendu anonyme de Léon Bloy devant les cochons (14<sup>e</sup> année, n° 29, 22 juillet 1894, pp. 230b-231a), c'est l'esprit de l'avocat belge Edmond Picard, codirecteur de la revue bruxelloise, qui est ainsi qualifié : « Reçu six exemplaires du dernier numéro de *L'Art moderne*. Article non signé, probablement de Picard, sur ma brochure. Bête et obscur. L'esprit de cet homme ressemble à une lampe fumeuse dans un cabinet d'aisance trop étroit. » (Bloy, *Journal inédit*, t. 1 cité, p. 794.) Sur les relations Bloy-Picard, voir Georges Rouzet, *Léon Bloy et ses amis belges*. Liège, Solédi, coll. Notre carrefour, n° 5, [1946], pp. 56-70, et notre article, « Vos souvenirs du Congo vous hallucinent. » *La querelle entre Léon Bloy et Edmond Picard (1901)*, dans *Le Livre & l'Estampe*, t. 47, n° 155, 2001, pp. 87-120.

<sup>47</sup> Habitant ou natif de Cahors.

<sup>48</sup> Après avoir lu *Le Latin mystique* de Remy de Gourmont qui était paru fin 1892 au Mercure de France, Bloy écrit dans *Le Mendiant ingrat*, à la date du 18 janvier 1893 : « Lecture plus fatigante qu'agréable. De Gourmont n'a que de l'esprit et de la sensibilité nerveuse, et il ne les délivre qu'au compte-gouttes. » (Bloy, *Journal*, t. 1 cité, p. 52.)

<sup>49</sup> Léopold Lacour (1854-1939), collaborateur au *Gil Blas*, auteur de *Gaulois et Parisiens* (1883). « Ce Lacour n'est pas dégoûtant, mais on le trouve un peu brillard. » (*Le Mendiant ingrat*, à la date du 10 décembre 1893 : Bloy, *Journal*, t. 1 cité, p. 73.)

<sup>50</sup> Titre du texte que Bloy publie dans *Les Dernières Colonnes de l'Église* (1903).

<sup>51</sup> Bloy qualifie déjà Marcel Schwob d'« excellent artiste » dans *Mon journal*, à la date du 10 juin 1896 (Bloy, *Journal*, t. 1 cité, p. 186).

<sup>52</sup> Voici ce que Bloy écrit dans son journal après avoir lu *Bubu de Montparnasse* : « Lu un horrible roman prêté par Randon [Jehan Rictus] et que j'ai voulu connaître parce qu'il passe pour un chef-d'œuvre : *Bubu de Montparnasse*, auteur, Charles-Louis Philippe. Talent tout à fait supérieur, jusqu'à donner la sensation du génie, mais quelle ignorance de Dieu et quelle sentimentalité monstrueuse pour le remplacer ! La lecture de ce livre m'a pénétré d'horreur. » (*Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*, à la date du 7 mars 1902 : Bloy, *Journal*, t. 1 cité, p. 404.)

<sup>53</sup> Le 3 juillet 1894, Bloy écrit à son ami de Groux pour lui proposer des « notes » en vue de l'illustration d'exemplaires sur grand papier des *Portraits du prochain siècle* :

« STÉPHANE MALLARMÉ. – Dessiner en marge tout ce qui peut paraître symbolique de ce qui est impénétrable. Des portes verrouillées et garnies de triples barres, des murs de clôture surmontés de culs de bouteilles; des "cartons" soigneusement cadénassés; une serrure monstrueuse fermant un tout petit endroit; une vieille fille hermétiquement boutonnée et gardée par deux dragons; etc., etc. [...]

» LES GONCOURT. – Deux brocanteurs unis par une membrane.

» BECQUE. – [...]. Lion gâteaux livré aux médicaments. [...]

» ERNEST RENAN. – Platon embêté devant une porte où il est écrit : *Il y a quelqu'un*. [...]

» IBSEN. – Un gorille écrivant le mot *Fatalité*. »

(*Le Mendiant ingrat* : Bloy, *Journal*, t. 1 cité, pp. 92 et 93.)

<sup>54</sup> Ce sera *L'Épopée byzantine et Gustave Schlumberger* (Paris, Éditions de La Nouvelle Revue, 1906), réédité sous le titre *Constantinople et Byzance* Paris, Georges Crès, 1917).

<sup>55</sup> Ce sera *L'Âme de Napoléon* (Paris, Mercure de France, 1912).



viens de lire les *Mémoires de Marbot* : tout livre se référant à la gloire de ce Prodigieux me fait pantelant, haletant, presque sanglotant, comme si Dieu passait<sup>56</sup>. »

De Napoléon, les méandres de la causerie nous menèrent au césarisme, puis à la République, aux congrégations, à M. Combes, qui « prit quelque chose », comme on dit au faubourg, puis rétrospectivement à l'Affaire. M. Bloy décréta : « Je ne suis ni dreyfusard ni antidreyfusard. Je suis anticochon !<sup>57</sup> »

Je notai sur mes tablettes cette profession de foi, inconnue des affiches électorales. Je m'apprêtais à prendre congé de mon prophète, lorsqu'une fillette blonde entra, que le prophète prit avec tendresse dans ses bras et baisa paternellement au front – tout comme un bon petit bourgeois des Batignolles...

---

<sup>56</sup> La deux dernières phrases sont extraites de *Mon journal*, à la date du 4 décembre 1897 : « Lecture des *Mémoires* de Marbot. Il faut croire que j'ai Napoléon dans le sang. Tout livre se référant à la gloire de ce Prodigieux me fait pantelant, haletant, presque sanglotant, comme si Dieu passait. » (Bloy, *Journal*, t. 1 cité, p. 213.)

<sup>57</sup> « Je ne suis et ne veux être ni dreyfusard, ni antidreyfusard, ni antisémite. Je suis anticochon, simplement, et, à ce titre, l'ennemi, le vomisseur de tout le monde, à peu près. » *Mon journal*, à la date du 29 août 1899 (Bloy, idem, p. 288).